

Troisième colloque de l'ARAGP, 2007
Ecrire... aux temps du vieillir

Présentation

Décliner l'écriture au temps du vieillir

Jean-Marc Talpin, Vice-Président de l'ARAGP

Je ne suis pas mort puisque j'écris encore
Céline Curial

L'écriture et le temps.

A l'origine, j'imagine que l'homme a d'abord su lire. Parce qu'il a su voir des signes et les déchiffrer, il a inventé l'écriture. Mais aussi : parce qu'il a su la mort, il a voulu laisser des traces, émanations externalisées de son corps et de son âme, sur les supports qui se présentèrent à lui.

Si telle forme d'écriture, tel type de pictogramme, d'alphabet, de style disparaît, l'écriture, elle, demeure. Elle se décline aux temps de la vie, elle ne décline pas avec le temps. L'écriture n'est pas d'un autre temps, elle est de tous les temps, y compris du notre : il n'est qu'à voir le succès des SMS, des mails, de MSN ou encore le nombre des livres publiés chaque année. L'écriture demeure un lieu de haute créativité même si ses modalités nous déroutent parfois, nous qui vieillissons accompagnés de modèles « de notre temps ». L'écriture change et demeure présente dans bien des champs de la vie singulière comme de la vie sociale, elle qui se tient d'emblée au croisement de l'intime et du lien, du pratique et de l'esthétique, du secret et du public, sinon du publié.

Lorsque le bureau de l'ARAGP a retenu ce thème, il l'avait antérieurement mûri pendant toute une année. Les modes de la déclinaison de l'écriture et du vieillir s'imposèrent vite avec un privilège d'emblée accordé à la réflexivité sur ces modes d'écrire, qu'il s'agisse du témoignage d'âgés ou de familiers, de celui de professionnels ; qu'il s'agisse des écritures professionnelles, obligatoires dans leur inscription comme dans leurs modalités ; qu'il s'agisse enfin d'écritures théorisantes et élaboratives du vieillissement reprises, en une mise en abîme, dans l'après-coup.

Cet après-coup, modèle par excellence de l'appareil psychique aux prises avec l'atemporalité et avec la temporalisation de ses traces, est donc l'un des organisateurs de ce colloque puisque chacun, d'une manière ou d'une autre, est invité à revenir sur des traces d'écritures, les siennes ou celles de tiers, parents, patients, collègues.

Pour autant, et notre première demi-journée devrait nous le confirmer, il ne faudrait pas réduire l'écriture à un système de traces, à un « faire trace de ». En effet, elle fonctionne aussi bien souvent comme un révélateur photographique, elle est lieu d'invention. En écrivant, je n'inscris pas toujours ce que je sais déjà. Il est des fois où, prenant le risque de l'écriture, nous verrons que tous les cadres sociaux ne s'y prêtent pas, aujourd'hui comme hier, je découvre au contraire, j'invente ce que je ne savais pas encore ou ce que je ne savais pas savoir, ce que je ne savais pas porter en moi sous d'autres formes de trace.

Ainsi, à ses extrêmes, et ceci tant sur le plan singulier que sur le plan collectif, l'écriture, de même au demeurant que la mémoire (je renvoie ici au remarquable roman d'A. Bélis, *L'autoportrait dit de Dordrecht*) est prise entre la démarche de création, indissociablement liée à la quête de la vérité, et celle de la répétition, et donc, peu ou prou, de l'aliénation. Derrière cette question nous retrouvons celle de la capacité, aussi bien singulière que groupale ou collective, d'accueillir de la surprise, de l'inattendu, de l'inédit ou, au contraire, de se réfugier dans du déjà connu, dans du maîtrisable, voire dans du déjà maîtrisé : ceci peut bien sûr concerner les écritures professionnelles et les écritures théoriques, mais ceci concerne bien souvent aussi, hélas, des écritures qui se voudraient du côté de la création, de la poïesis.

Deux romans très récents mettent bien ceci en évidence, dans leur opposition même. Dans *Permission*, de Céline Curiol, un homme choisit de s'engager dans une organisation internationale comme secrétaire, comme « résumain » : dans ce monde on exige de lui la plus parfaite neutralité, l'absence totale d'avis singulier. Dans ce monde les romans ont été proscrits cependant un petit groupe cherche non seulement à préserver ceux qui existaient mais encore à en susciter de nouveaux, au risque éventuellement de sa vie. A l'opposé, dans *La maison aux orties*, l'écrivaine libanaise Vénus Khouy-Ghata met en scène une narratrice vieillissante qui est visitée par les morts de sa vie : ceux-ci se penchent par-dessus son épaule, l'interpellent sur ce qu'elle écrit, relançant la dynamique poétique et créatrice.

Dans le premier cas, l'organisation soutient au fond qu'il existerait une écriture du réel, que tout serait dicible, qu'il y aurait une parfaite adéquation du langage à ce qui est et que donc l'écrivain pourrait totalement s'effacer. Dans l'autre, l'écriture est vécue dans sa capacité à prélever, interpréter dans l'histoire, sachant bien qu'au fond la réalité est plurielle, que toute réalité est déjà une interprétation du réel.

Une manière économique de traiter cette question consiste communément à penser la création, l'ouverture, du côté de la jeunesse et la répétition, la fermeture, du côté de la vieillesse. Or une approche attentive d'œuvres, célèbres ou non, produites solitairement ou en atelier d'écriture par exemple, montre que c'est loin d'être le cas : certains âgés, justement parce qu'ils se savent proches de leur fin, s'engagent dans un processus de vérité dans la confrontation avec eux-mêmes, avec ce qui fut jusqu'alors exclu du pensable d'eux-mêmes, que ce soit par le refoulement ou par le clivage et le dépôt. Ils tentent ainsi de se renouer eux-mêmes par et dans les fils de l'écriture en une tapisserie encore inédite.

L'écriture, lieu cauchemardé ou rêvé de tous les possibles, lieu d'un laisser trace pour soi ou pour autrui, lieu de l'invention ou de la réinvention de soi dans une figure de papier, dans un réordonnement des souvenirs, dans une réinscription des histoires. Lieu d'une trace prise dans la rêverie transformante ou, au contraire, lieu d'une mémoire chosifiée, rendue opératoire, factuelle, écrasée sur la réalité, lieu rendant impossible l'oubli et opposable la trace. Lieu de l'histoire singulière, lieu de l'histoire singulière résonant avec l'histoire collective, lieu de la mémoire de la clinique, manière pour les patients de continuer à exister, lieu de l'élaboration de la clinique dans l'invention de théories (comme fiction, dirait S. Freud et M. Mannoni).

L'écriture, un lieu mais aussi, et peut-être surtout, espérons-nous, une dynamique, un processus. Non pas l'écriture ou la vie (G. Semprun) mais l'écriture et la vie, la vie jusque dans les replis du plus extrême vieillissement, la vie balbutiée, la vie silencieuse, la vie au plus près du souffle, du tremblement d'une main qui trace des

signes d'air, des signes d'être, encore, pour un regard présent ou absent, externe ou interne, pour un regard qui sait lire, encore et encore.

Bibliographie

Bélis A., 1992, L'autoportrait dit « de Dordrecht », Paris, Quai Voltaire, 101 p.

Curjol C., 2007, Permission, Arles, Actes Sud, 255 p.

Freud S., 1937, Constructions dans l'analyse, in Résultats, idées, problèmes T. II, 1985, 269-282

Khoury Ghata V., 2006, Permission, Arles, Actes Sud, 118 p.

Mannoni M., 1979, La théorie comme fiction, Paris, Seuil, 177 p.

Semprun G., 1994, L'écriture ou la vie, Paris, Gallimard, 319 p.